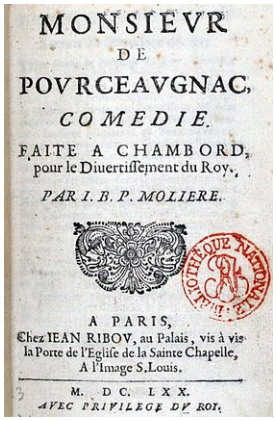
Nouveau Pourceaugnac par William Christie



Molière / Lully : William Christie. Mr de Pourceaugnac: du 17 décembre 2015 – 10 janvier 2016. Avant l'invention de la tragédie en musique (1673), la Cour de France s'enthousiasme pour les comédies-ballets dont l'un des sommets du genre si prisé de Louis XIV, est avec le Bourgeois Gentilhomme, **Monsieur de Pourceaugnac** (créé à Chambord, pour le divertissement de Louis XIV, en octobre 1669). Le duo composé par les deux Baptistes, **Molière** et Lully fait une farce mordante qui épingle la vanité d'un marquis, petit seigneur de province, bien ridicule. A la création, c'est Molière lui-même qui tient le rôle du provincial moqué. Comme Boileau, Molière cultive la verve satirique. On a vu après la mise au placard de Tartuffe qui moquait l'église, le triomphe des médecins ridicules et arrogants surtout ignares (comme les gens d'église, portant le noir et parlant le latin : c'est à dire que Molière épingle les deux « métiers » en ridiculisant une seule figure : noire et parlant le galimatias)… **Dans Monsieur de Pourceaugnac** – il faudrait bien insister sur la particule « de » ici capitale, Jean-Baptiste fait la satire d'un gentilhomme provincial confronté à la vie parisienne. Il avait épingler les grands seigneurs dans le Misanthrope, Dom Juan ou Le Bourgeois Gentilhomme (Dorante) : voici avec Pourceaugnac, le portrait d'un provincial gagnant la capitale pour y épouser la fille d'Oronte, Julie que pourtant aime le jeune malicieux Éraste. Ce dernier avec ses deux intrigants

(Sbrigani et Nérine) ne cessent de molester, importuner, maltraiter le Limousin pour qu'il renonce à Julie et regagne sa province encrottée. Chose faite après que Lucette en Langudocienne et Nérine en Picarde, n'accablent le père marieur en dénonçant Pourceaugnac de les avoir mariées, engrossées, abandonnées… Accusé de polygamie, Pourceaugnac doit fuir déguisé en femme pour échapper à la justice.


MONSIEVR
DE
POVRCEAVGNAC,
COMEDIE.
FAITE A CHAMBORD,
pour le Diuertiſſement du Roy.,
PAR I. B. P. MOLIERE.
A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis
la Porte de l'Egliſe de la Sainte Chapelle,
A l'Image S. Louis.
M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Comme à son habitude, Molière peint les mœurs de son époque et campe des types humains qui restent universels. Ses arrogants, ses vaniteux (les plus ignorants) sont ridiculisés parfois en farce grossière (comme ici lorsque Pourceaugnac s'adressant à deux médecins chez Eraste les prend pour des cuisiniers, se voit ensuite poursuivi dans la salle parmi les spectateurs, par des apothicaires munis de seringues prêts à le piquer…). Mais Molière est un comique tragique : sous la farce perce l'horreur de caractères et de situations, indignes et pénibles. Avant que Lully dans le sillon du succès de Psyché, n'invente seul et définitivement, l'opéra français (tragédie en musique, mais sans le concours du génial Molière), la comédie-ballet rappelle quel fut le divertissement prisé par la Cour et surtout Louis XIV, heureux protecteur des deux Baptistes. Créé en 1669 à Chambord, Monsieur de Pourceaugnac épingle l'orgueil et la suffisance d'une gentilhomme de province, trop naîf, un rien empôté, sujet des intrigues d'un amoureux prêt à tout pour défendre celll qu'il aime…



La nouvelle production réalisée dans un contexte propre aux années 1950, orchestrée par le tandem William Christie et Clément Hervieu accorde une place égale entre théâtre et musique. Jamais chant et dialogue parlé n'ont mieux été subtilement agencés, combinés, associés. L'imbrication est parfaite : les comédiens se prêtent à la danse, et les chanteurs jouent. Production événement.

Monsieur de Pourceaugnac de Molière, 1669
par Les Arts Florissants. William Christie, direction

Caen, Théâtre de Caen, du 17 au 22 décembre 2015
Versailles, Opéra royal, les 7,8, 9 et 10 janvier 2016
Aix en Provence, Grand Théâtre de Provence, les 13 et 14 janvier 2016
Madrid, Teatros del Canal, Sala Roja, les 21,22, 23 janvier 2016
Paris, Théâtre des Bouffes du Nord, du 1er au 9 juillet 2016

Avec
Claire Debono, dessus
Erwin Aros, Haute contre
Matthieu Lécroart, basse taille

Cyril Costanzo, basse

Louis XIV en roi des arts



Arte, aujourd'hui à 20h50. Soirée Louis XIV. Le Roi Soleil en roi des arts. On se souvient d'un livre très instructif où l'auteur Philippe Beaussant n'hésitait pas à baptiser Louis le Grand de « roi artiste » : il faut bien du discernement et un goût sûr pour savoir reconnaître les talents et les faire travailler sur des œuvres grandioses. En confisquant au surintendant Fouquet, les Lebrun, Le Vau, Le Nôtre, surtout Molière (moins La Fontaine qui osa défendre son ancien patron), Louis devenu le Roi Soleil en 1661, montra sa maturité politique et artistique : il fit de chacun d'eux, par gratifications et pensions généreuses, ses serviteurs les plus zélés. Le documentaire diffusé par Arte dévoile le portrait d'un souverain esthète qui s'il instrumentalisa et contrôla les arts – soumis à sa propre célébration-, les favorisa et les organisa comme personne. Sous son règne, naissent les académies de peinture, sculpture, architecture, sciences, surtout de la danse car Louis dès son adolescence maîtrise le maintien et sait danser, offrant en 1653, une fameuse

incarnation du Soleil triomphant, axe du monde, véritable représentation du pouvoir royal réaffirmé après le chaos de la Fronde.

Tous les arts sous son règne sont inféodés aux directives de la « petite académie », cercle de sages décrétant la façon de représenter le roi… un ministère de la communication politique avant l'heure et dirigé par l'inflexible Colbert, serviteur le plus loyal dévoué à sa majesté.
On suit pas à pas les différents visages de Louis : l'adolescent danseur, l'amoureux transi (de Marie Mancini dans le premier Versailles des années 1660, avec point d'orgue de cet instant d'ivresse, les plaisirs de l'île enchantée dans les jardins du premier Versailles en 1664), l'amateur de théâtre qui aime à rire des comédies satiriques de Molière, puis le souverain passionné par l'opéra dont Lully fait un spectacle total à partir de 1673. Enfin c'est Versailles le chantier du règne, devenu siège du gouvernement en 1683 : le théâtre du pouvoir ou l'opéra de sa majesté aux dimensions cyclopéennes.
Le film récapitule les passions de Louis XIV : la danse, l'opéra, l'architecture, … on y relève les facettes multiples du Roi, toujours magnifié et héroïsé, en particulier au plafond de la galerie des glaces où Louis paraît en vainqueur, humiliant volontiers les armées rivales au delà du Rhin… une humilation que les Allemands ou les Hollandais continuent d'éprouver et de condamner avec autorité. Le visiteur de la Galerie des glaces oublie souvent le sens des représentations peintes par Lebrun, commentées par Racine et Boileau (en français et non plus en latin!). Contestable, l'ambition du Roi a fait des arts sous son règne une formidable machine de propagande dont le raffinement a marqué l'esprit d'un règne et forgé un modèle pour toute l'Europe moderne. Après Louis XIV, toute représentation politique dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau, ne peut être que Versaillaise…

Programmation spéciale Louis XIV sur Arte

Samedi 29 et dimanche 30 août 2015

Samedi 29 août 2015
20.50 : LOUIS XIV, ROI DES ARTS
22.40 : Opération Lune, l'épave cachée du Roi-Soleil

Dimanche 30 août 2015
17.30 : le mobilier de Versailles, du roi soleil à la révolution
18.30 : Soirée baroque à la Philharmonie
20.30 : Un jardinier à Versailles
0.00 : la Nuit Louis XIV de William Christie

Tous les programmes sont aussi accessibles sur « ARTEconcert +7 »

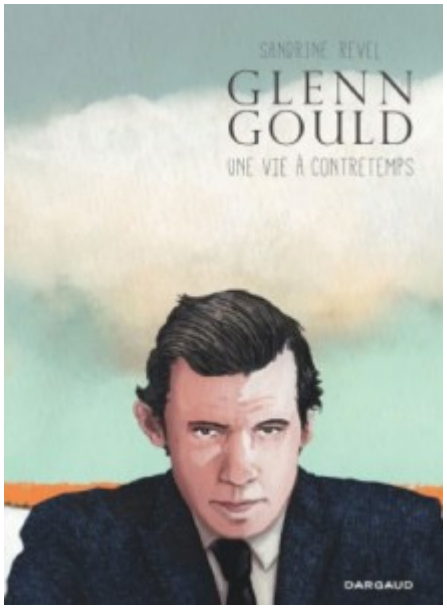
Lire aussi notre **présentation du week end Louis XIV sur ARTE**



Ne pas manquer aussi Dimanche 30 août 2015, à minuit. Le concert « La Nuit Louis XIV de William Christie » convoque le Sermon sur la mort, de Bossuet : pour célébrer la mémoire du roi français le plus artiste donc, Denis Podalydès déclame et aussi sert de guide au public, invité le temps de cette nuit royale, à circuler dans le château du Souverain à Versailles, du théâtre royal – construit sous Louis XV – à la chapelle, puis à la galerie des Glaces où Les Arts Florissants jouent un programme musical). William Christie dirige ainsi à la Chapelle le Te Deum de Marc-Antoine Charpentier, un compositeur que Louis goûta fort, même s'il n'eut aucune charge officielle à la Cour. C'est surtout la tragédie en musique Atys (1676), de Jean-Baptiste Lully, que Louis aima passionnément, aussi surnommé « L'opéra du roi » que William

Christie aborde par extraits, lui qui en a assuré la recréation il y a trente ans. Fin du parcours dans la Galerie des Glaces, avec un divertissement royal… avant le départ du feu d'artifices déployé sous la voûte nocturne dans le parc…
Le programme La Nuit Louis XIV de William Christie est précédé à 20h30 sur Arte toujours, du documentaire un jardinier à Versailles : focus sur l'autre passion du Roi pour les jardins…

Glenn Gould en BD



Livres. BD événement. Compte rendu critique. Glenn Gould par Sandrine Revel (Dargaud). C'est d'abord une bande dessinée avant d'être l'illustration de la vie et de l'œuvre du pianiste canadien. C'est à dire que le lecteur y trouve et s'y délecte d'une construction dramatique qui passe d'abord par l'image, le séquençage des tranches de vie, la mise en page et la force parfois très poétique des créations graphiques. Par le truchement des images et des compositions chromatiques de ce « roman graphique » (dixit l'auteure), le lecteur accède à cet imaginaire puissant qui inspire à Gould, ses choix artistiques et ses choix de vie. C'est un solitaire, un poète, un surdoué génial qui socialement et humainement eut quelques difficultés à communiquer et à fonctionner. Mais comme tous les concepteurs, la force de la pensée agit comme une machine productive d'une redoutable efficacité, tel un ordinateur à l'échelle humaine.
Le cas Gould est fascinant et excellemment évoqué ici, parce qu'il est multiple. Ses points d'ancrage dans la réalité, ses

repères et ses références ne sont pas les nôtres : le pianiste est d'abord un poète, un transmetteur et un passeur certes mais aussi, surtout, un artiste interprète qui vit et joue la musique comme s'il la composait. Il est logique dans ce sens que l'enregistrement, matière recomposable à l'infini ait tant fasciné le musicien, désormais occupé à sa propre œuvre, non plus face au parterre d'un public passif et demandeur, mais comme un défi lancé à lui-même, la nuit, dans l'écrin d'un studio d'enregistrement, où sa mise singulière (chaise basse et mitaines aux doigts), le poète façonne la matière sonore comme le potier sur son tour, avec pour seule limite, la fatigue et sa passion qui porte un imaginaire foudroyant.

Le cas Gould est un comble : il incarne la figure d'un artiste qui s'est dédié à sa propre œuvre en refusant le système du concert (décidant ainsi de ne plus jouer en public), et pourtant le pianiste demeure toujours aujourd'hui, l'une des figures pianistiques les plus populaires. Il interroge le son, repousse les frontières de l'enregistrement, avait en réalité déjà imaginé l'ère d'internet où chez lui, l'auditeur lambda peut écouter le morceau qu'il souhaite au moment de son choix.

En plus du poète ingénieur du son et du visionnaire, il faut aussi parler de l'improvisateur hors pair et de l'acteur capable de jouer dans les nombreux documentaires et reportages qui lui ont été dédiés, y compris les entretiens factices/réels (entre autres ceux signés Monsaingeon), écrivant/scénarisant ses interventions (à la paroles près) et aussi concevoir tout autant les répliques (y compris la formulation des questions) des autres intervenants : Gould était donc aussi un formidable réalisateur. Il ne faisait pas que penser la musique : il la voyait. Faire corps avec la musique, plutôt que d'en faire un faire valoir vers le public. Donc vivre dans la musique par l'enregistrement.



Le roman débute par un ciel nuageux et pluvieux, un tableau rêvé pour Gould (qu'il préfère au soleil) ; des nuées mouvantes et inquiétantes, mobiles, propices à sa rêverie intérieure; de planches en planches, le parcours se précipite, par fragments et séquences restituées avec une urgence et une précision, réaliste et poétique à la fois : le jeune Gould encadré par ses parents (et même couvé par sa mère Florence Gould) ; et déjà un bouillonnement intérieur qui envisage films, reportages, radios, scénarios… ; la nécessité première d'être concertiste selon son agent-confident Walter qui est aussi un second père ; ses angoisses nocturnes, son obsession de l'enregistrement, sa volonté très précoce d'abandonner les concerts pour composer : c'est à dire faire corps avec la musique. De fait, sensible à la musique de Schoenberg et bien sûr de Bach,- que lui fait découvrir son professeur, monsieur Guerrero, Gould compose ses premières pièces dans le style dodécaphonique. Dans Bach, Gould s'évade et se libère comme un nageur dans un océan d'eau caressante et vivifiante : ses Variations Goldberg feront le tour du monde et demeurent la vente record de la maison de disque qui les a produit.

Sandrine Revel réinvente les règles de la biographie musicale.

Glenn Gould : vivre la musique

La bande-dessinée exprime tous les chants intérieurs qui font le mythe Gould aujourd'hui : un être qui a vécu pour son seul amour, la musique. Ainsi surgit un être libre, d'une certaine façon sauvage, indépendant, secret, mystérieux, … et maladif,

à la consistance fragile. Savait-il que son temps était compté? En conçut-il une sorte de course intime exigeant l'impossible et le sublime ?
Loin de lui le miroir aux vanités d'une vie starisée, plébicitée, médiatisée qui au détriment de la musique, flatte le narcissisme et l'image exclusive de l'artiste (théorie du « singe gibraltarien », cf p 105). Gould casse le star system et toute une conception du marketing musical. Grâce à lui, la musique de masse trouve par la technologie un moyen de s'accorder au travail de l'interprète qui ne peut être que personnel et intime.

L'auteure en fait un héros attachant (car c'est aussi une fiction qui a sa part romanesque assumée) ; le crayon souligne l'élégance de Gould, sa délicatesse, sa sensibilité, sa culture ; la dessinatrice joue avec le graphisme des cordes, des touches, la forme même du piano. Le travail soigne le contraste des couleurs avec la blancheur (fragile et gracieuse) des mains, de Gould lui-même ; présent et passé se mêlent, ils permettent la précision des souvenirs de Gould et les témoignages de ses proches, avec une proposition personnelle sur sa fin de vie… Du début à la fin, le regard reste profondément personnel. En usant d'un trait suggestif, en soignant elle aussi l'architecture de son roman visuel, Sandrine Revel, dans » Glen Gould, une vie à contretemps », signe là un témoignage bouleversant sur la vie et l'oeuvre du pianiste canadien décédé le 4 octobre 1982. Chef d'œuvre donc CLIC de classiquenews.com

En fin d'ouvrage, l'auteure précise le monde sonore et musical qui l'a inspiré pendant la genèse et la réalisation du roman, soit la citation des extraits enregistrés par Gould (avec date et label concernés) : une sélection discographique qui vaut guide d'écoute et d'achat à suivre évidemment (entre autres, Bach, Beethoven, Byrd, Sibelius, Brahms…

Sandrine Revel : Glen Gould, une vie à contretemps. Éditions

Dargaud, 130 pages. Parution : printemps 2015.

Jommelli : Don Trastullo à Innsbruck



Festival d'Innsbruck 2015. Don Trastullo de Jommelli, événement lyrique, les 19 et 20 août 2015. Suite des Napolitains à Innsbruck… **Alessandro De Marchi** nous a déja régalé ce 16 août avec Il Germanico de Porpora, seria enchanteur par la diversité des situations mélodiques et dramatiques, où percent outre les tempérament des deux guerriers affrontés, Arminio (le germain) et Germanico (le romain), le profil des deux soeurs germaines, Ersinda et Rosmonda, toutes deux filles de Ségeste et opposées par la rivalité des deux clans. Après la veine historico-sentimentale, voici dans la cité autrichienne, le bouffon napolitain, intermezzo de pure facétie, signée d'un maître postérieur à Porpora, Jommelli dont on connaît plus familièrement les opéras tragiques. Don Trastullo créé au Teatro della Valle, pour le Carnaval à Rome en 1749, se distingue par sa cocasserie, une intelligence rare des situations comiques qui en font un joyau du genre buffa. Trois personnages s'affrontent (Don Trastullo, Giambarone et la mordante et piquante Arsenia), se mesurent en une joute où se joue la suprématie des genres et des sexes, comme des âges. Et comme souvent dans la tradition napolitaine, également illustrée par Pergolesi et sa Serva Padrona (1733), la femme est maîtresse, d'une finesse espiègle dont Mozart se souviendra encore dans le personnage de Despina pour son Cosi fan tutte. Ici Arsenia parviendra coûte que coûte à épouser son aimé (Giambarone/Totaro) et l'épousera après avoir

extorqué à Trastullo, près de 100 doublons.



La partition devait imposer Jommelli à Paris contre Rameau et l'inscrire d'emblée comme le maître de la scène comique aux côtés de Hasse et de Pergolèse. En deux parties, l'intermède suit la construction symétrique en vogue : pour chaque partie, les 3 personnages ont chacun un air d'exposition, de situation, de résolution. Le mince argument est centré autour de la situation typique de la commedia dell'arte présentant un élégant riche et stupide (Don Trastullo) que berne et dépouille de son argent une fille astucieuse (Arsenia) pour se marier avec son fiancé. Composée l'année où Jommelli est nommé maestro coadiutore à la chapelle papale, Don Trastullo témoigne de la versatilité poétique d'un maître du drame lyrique, qu'il soit seria ou bouffa. Comme toujours, la scène comique parodie la style noble et solennel voire héroïque : ainsi la cantate de l'Acte I destinée à Don Trastullo, et aussi les airs caricaturaux du benêt fortuné, satire du style aristocratique nourrissent un ouvrage qui n'est pas que pur divertissement : il s'agit aussi pour Jommelli, d'interroger les limites du genre, la porosité entre les deux veines poétique (seria/buffa), qui alors, depuis la réforme de Zeno, sont parfaitement séparées (alors qu'ils étaient mêlés et avec quel éclat trouble dans l'opéra vénitien du siècle précédent). Parodique, satirique, comique, Don Trastullo exige des interprètes fins et subtils, en particulier dans les récitatifs, piliers du drame (dont une séquence d'improvisation littéraire par Trastullo qui demeure exemplaire et irrésistible.



LIRE aussi notre grand dossier Niccolo Jommelli (1714-1774). Portrait et carrière de l'auteur de Didone abbandonata, Armida abbandonata, cité par Balzac dans sa nouvelle musicale Sarasine. Discographie sélective par Alexandre Pham
Il existe un excellent enregistrement de Don Trastullo de Jommelli par Antonio Florio (édité dès 2000, Opus 111).

Madama Butterfly à Tours



Tours, Opéra. Puccini : Madama Butterfly. Les 7,9,11,13 octobre 2015. Familier de l'Opéra de Tours, le metteur en scène Alain Garichot s'empare de la tragédie amoureuse qui met en scène la jeune japonaise Cio-Cio-San, abandonnée par son époux récemment rencontré, l'officier américain (Pinkerton), mais la jeune femme désoeuvree se voit contrainte au suicide par son sens de l'honneur, car le bel étranger qui l'avait épousée sans y croire, reparaît à Nagazaki mais au bras de sa véritable épouse américaine … Madama Butterfly est un drame exotique qui passionna Puccini. La force du sentiment exprimé dépasse le fait divers. Après l'extase amoureuse et l'ivresse sensorielle d'un mariage de pacotille auquel elle est seule à croire sincèrement, Cio Cio San bientôt enceinte, est condamnée à l'abandon et à l'attente… solitude, désespoir, trahison, humiliation sont les étapes d'un cœur juvénile et tendre qui avait cru à la sincérité des sentiments échangés avec l'époux étranger…

Exotique, l'opéra de Puccini écarte les ficelles et les clichés d'un orientalisme anecdotique ou simplement décoratif : comme Turandot, autre drame extrême oriental (qui se déroule en Chine et qu'il laissera inachevé), Puccini élabore un langage orchestral inouï par son raffinement instrumental et ses harmonies imprévues, aussi moderne et coloré que les partitions de Ravel et Debussy.
La force poignante de Butterfly, tragédie intime dessine une géographie personnelle et pudique que Puccini exprime avec une sensibilité inédite à l'opéra. De sorte que grâce à la musique, l'épisode devient drame universel. Les vertiges de la jeune japonaise atteignent convulsions et grandeur des héroïnes du grand opéra. Opéra événement à Tours et qui inaugure la nouvelle saison lyrique 2015-2016 du théâtre tourangeau.



Pourquoi ne pas manquer cette production de Butterfly à Tours ? Pour la direction toujours cohérente, dramatique et détaillée de **Jean-Yves Ossonce**, le travail du metteur en scène **Alain Garichot** toujours clair et respectueux de la partition, et dans le rôle-titre, la soprano intense et fine musicienne **Anne-Sophie Duprels**, que les tourangeaux avaient pu découvrir la saison dernière dans la production mémorable de La Voix humaine, couplée à l'Heure espagnole… (**Voir le reportage vidéo** : La Voix humaine et L'Heure espagnole à l'Opéra de Tours). Illustration : Anne-Sophie Duprels dans La Voix Humaine de Cocteau / Poulenc à l'Opéra de Tours en avril 2015.

Tours, Opéra. Puccini : Madama Butterfly
4 représentations à ne pas manquer
Mercredi 7 octobre 2015 – 20h00
Vendredi 9 octobre – 20h00
Dimanche 11 octobre – 15h00
Mardi 13 octobre – 20h00



Billetterie, ouverte du mardi au samedi : 10h-12h, 13h-17h45
02 47 60 20 20
theatre-billetterie@ville-tours.fr

Production Opéra de Tours
Décors, costumes et accessoires réalisés dans les ateliers de l'Opéra de Tours

Tragédia giapponese en trois actes
Livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa
Création le 17 février 1904 à Milan
Editions Ricordi

Direction : Jean-Yves Ossonce
Mise en scène : Alain Garichot
Décors : Denis Fruchaud
Costumes : Claude Masson
Lumières : Marc Delamézière

Cio-Cio-San : Anne-Sophie Duprels
Suzuki : Delphine Haidan
Kate Pinkerton : Pascale Sicaud Beauchesnais
F. B. Pinkerton : Avi Klemberg *

Sharpless : Jean-Sébastien Bou
Goro : Antoine Normand
Oncle Bonze : Luc Bertin-Hugault *
Commissaire : Ronan Nédélec

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours
Choeurs de l’Opéra de Tours et Choeurs Supplémentaires

Présenté en italien, surtitré en français
* débuts à l’Opéra de Tours

Conférence Madama Butterfly de Puccini
Samedi 3 octobre 2015, 14h30
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Tournées. Ensemble Magnétis, jusqu’au 9 août 2015

Tournée d'été. Ensemble Magnetis : une nouvelle relation avec le public. C'est l'un des ensembles de musique de chambre parmi les plus récemment fondés. Créé en 2015 par le violoniste Sébastien Bouveyron, Magnetis qui a sa résidence actuelle à Cherbourg (Manche) regroupe un noyau de 7 instrumentistes tous passionnés par la cohérence d'un son collectif mais aussi porteur par la voix de leur fondateur, d'un autre mode de fonctionnement où le concert établit un tout autre rapport au public.



Sébastien Bouveyron prend la parole pour chaque programme, explique, commente, prépare les auditeurs invités de ce fait à une écoute active …
L'interprétation des oeuvres n'est pas un acte musical opéré froidement comme la transmission d'un savoir. L'explication enthousiaste rapproche les expériences, intensifie la notion de partage; elle est propice à » l'élaboration d'une atmosphère d'attente et d'affection susceptible de donner aux oeuvres jouées, le plus grand impact possible. »

Cette ambition porte l'ensemble dans une tournée estivale jusqu'au 9 août 2015 (dernier concert dimanche 9 août 2015 à Cherbourg), sur le thème » Exotisme et métissage » qui est aussi le sujet d'un livre paru aux éditions Magnetis. Le lecteur y retrouve les textes introductifs lus par le violoniste à l'occasion de chaque programme.

Exotisme et métissage
Ensemble Magnetis
Lully, Palestrina, Rameau, Brahms, Bartok…
Tournée dans La Manche jusqu'au 9 août 2015

Toutes les infos et les modalités de réservations sur le site :
www.ensemble-magnetis.fr

CD, compte rendu critique. Rossini ! Olga Peretyatko, soprano. 1 cd Sony classical



CD, compte rendu critique. Rossini ! Olga Peretyatko, soprano. 1 cd Sony classical. On voudrait croire à la magie vocale, le charisme de la soprano russe née en 1980 à Saint-Pétersbourg, Olga Peretyatko (épouse à la ville du chef Michele Mariotti, – depuis 2012), et qui connaît depuis ces 3 dernières années, une exposition fulgurante sur la scène lyrique internationale. La couverture de ce nouveau disque la met en scène en nymphe lolita à l'italienne, style vita à la romana, dans un style rétro fifties… L'image marketing joue à fond : on comprend que les producteurs de chez Sony classical « développe » l'artiste en la positionnant comme l'exacte petite soeur d'Anna Netrebko, dont pourtant « la Peretyatko » ne partage ni le timbre blessé ni le médium charnu et délicieusement sensuel. Car tout ici est une question de format : si la soprano séduit par la beauté à la fois ronde et perçante du timbre, ses limites dans les aigus sont vite atteintes et dévoilées, comme côté style et caractère, la couleur de la voix convient mieux aux héroïnes alanguies qu'aux piquantes facétieuses (Il Viaggio a Reims, surtout Rosina du Barbier). Sa Traviata diffusée sur Arte récemment avait de fait affirmé ses talents de tragédienne verdienne… mais dans une palette

d’expressions assez réduite et dans une tessiture serrée.

depuis leur coopération à Pesaro en 2006, la diva suit les conseils du chef Zedda…

Olga Peretyatko est-elle une rossinienne d’exception ?

Pour autant, chanter Rossini, indique un déplacement complet du curseur expressif et stylisique, vers ce premier XIXème siècle, c’est à dire aux origines du romantisme italien d’avant Bellini, et qui nécessite de vraies dispositions belcantistes. D’autant que la soprano a choisi pour ce 3ème album Sony, un programme magnifiquement accompagnée, ciselé par un spécialiste du répertoire, Alberto Zedda (partenaire de la diva depuis 2006, l’année de leur rencontre au festival Rossini de Pesaro) dont on se délecte de la subtilité du trait, de la vivacité des accents, de l’euphorie générale d’une baguette qui sait articuler, respirer, taquiner… L’agilité, la précision quasi mécanique des vocalises, le style surtout positionné beau chant (bel canto) exige un talent de diseuse doté de souffle et de finesse. Le programme se déroule en deux parties, indiquant les deux veines poétiques rossiniennes : la pure agilité ouvre le bal (deux airs de Folleville et de Corinne du Voyage à Reims), une prière extatique héroïque (Matilde de Shabran… qui depuis des décades fait le tremplin jusqu’aux étoiles d’une certaine Edita Gruberova), puis les seria Tancredi et Semiramide (le fameux Bel raggio lusinghier adapté pour la voix légère d’Isabella Colbran) ; enfin en seconde et dernière section, deux airs comiques, ou deux standards rossiniens : alliant

virtuosité et expressivité : Una voce poco fa – version soprano-, du barbier de Séville et L'infelice, che opprime sentira du Turc en Italie. Le récital est consistant. Est-il pour autant idéalement convaincant ?

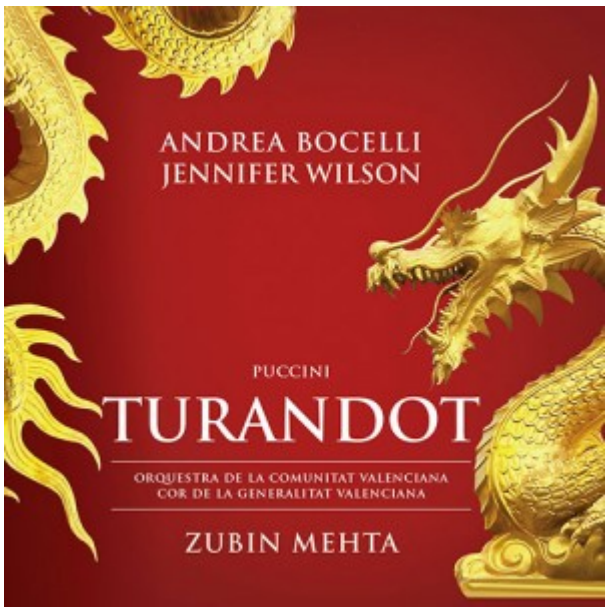
Le timbre est beau, la technique sûre (ceux d'une lyrique colorature), mais…. le format réduit et les aigus vite courts, en particulier dans les deux airs les plus exigeants : Matilde de Shabran et Semiramide. Reste Rosina : question de couleur et de caractère, l'abattage et l'intonation exacte lui manquent : pas assez de mordant, de facétie, et l'italien manque parfois de tenue comme d'exactitude. Même sa Fiorilla du Turc en Italie – autre femme émancipée, libertaire à la facétie grave et profonde, manque singulièrement de trouble, de subtilité. Le programme suit exactement les emplois que le chef Zedda a confié depuis leur première coopération à Pesaro à la cantatrice : Folleville et Corinna, Matilde, Amenaide, Semiramide, Rosina et Fiorilla…

C'est donc un programme en demi teintes avec l'impression, en guise de conclusion que la soprano a ciblé trop grand, trop haut dans ce récital surdimensionné pour ses réelles aptitudes. La palette de nuances expressives n'offre pas assez de richesse émotionnelle, d'ambivalence vertigineuse aux rôles que Rossini a écrit pourtant dans une déconcertante subtilité de tons et d'intonation.

Quoiqu'il en soit, Rossinienne, « la Peretyatko l'est bel et bien : sur la scène milanaise en juillet (Scala de Milan), où elle vient de chanter (4-24 juillet) Desdemona dans Otello, aux côtés de Juan Diego Florez, un rôle déjà abordé à Pesaro dès 2007. Le disque mettrait-il l'accent sur ses vraies possibilités ?

CD, compte rendu critique. Rossini ! Olga Peretyatko, soprano. 1 cd Sony classical 8887057412.

CD, annonce. TURANDOT nouvelle avec le Calaf d'Andrea Bocelli (Decca, à paraître le 31 juillet 2015)



CD, annonce. TURANDOT nouvelle avec le Calaf d'Andrea Bocelli. Annoncé le 31 juillet 2015, un nouveau coffret Decca met à l'honneur le Calaf du ténor **Andrea Bocelli (né en 1958)** : voix franche, émission directe et musicalement assurée, le prince futur époux de la princesse frigide Turandot gagne ici après les Pavarotti, Carreras, Domingo, un ardent interprète soucieux d'exprimer la vaillance de celui qui au mépris des risques encourus, démêle les 3 énigmes énoncées par la fille de l'Empereur de Chine… Inspiré de Gozzi (Turandot, 1761), et enregistré dans la Valence ibérique, l'opéra de Puccini, laissé inachevé en 1924 par le compositeur italien, semble une énergie narrative intacte grâce à l'instinct électrique et fiévreux du chef requis pour conduire les troupes impressionnantes de la fresque orientale (**Zubin Mehta**, familier de la partition pour l'avoir entre autres dirigée à Pékin, à la Cité Interdite dans une production spectaculaire et féérique), d'autant que l'ouvrage à la fois féérie sentimentale et fresque grandiose, mêlant sentimental et terrifiant, nécessite un orchestre colossal et des choeurs au format hollywoodien. Face à Andrea Bocelli, la soprano

américaine **Jennifer Wilson**, campe une femme déjà mûre mais vierge, aux aigus tranchants qui cependant sait infléchir sa dureté primitive et répondre à l'amour pur d'un Calaf compatissant… a presque 60 ans, le ténor Bocelli démontre qu'il peut tout chanter avec un aplomb et une musicalité toujours prêts à en découdre. Prochaine critique développée dans le mag cd, dvd, livres de classiquenews.com

CD, annonce. Une nouvelle TURANDOT avec le Calaf d'Andrea Bocelli. Annoncé le 31 juillet 2015. 2 cd Decca.

Bayreuth 2015. Le Vaisseau Fantôme

RADIO. Musique. Dimanche 16 août 2015, 19h. Wagner : Le Vaisseau Fantôme. Festival de Bayreuth. Axel Kober, direction. Avec Samuel Young, le hollandais; Ricard Merbeth, Senta. Benjamin Bruns, Daland. Tomislav Muzek, Erik. Choeur et orchestre du Festival de Bayreuth. Etrangement, alors que l'événement lyrique à Bayreuth en juillet 2015 était la nouvelle production de Tristan und Isolde, (version Katarina Wagner, l'arrière petite fille du compositeur et ici même metteure en scène et codirectrice), France Musique préfère diffuser la reprise du Vaisseau Fantôme…

Créé à Dresde le 2 janvier 1843 (dans le sillon victorieux tracé par l'éclatant Rienzi, créé dans le même lieu Hofoper, en octobre 1842), Le Vaisseau Fantôme (Der Fliegende Holländer) marque la rupture de Wagner avec le grand opéra romantique traditionnel : avant la tempête qui ouvre la

Walkyrie, ou l'océan originel qui enfle les flots naissant du monde à son berceau dans l'Or du Rhin, voici le déluge primordial, celui des torrents d'eau se déversant sur le frêle navire emportant le Hollandais maudit en quête de l'amour pur d'une femme qui pourra le sauver.
L'ardeur du jeune Wagner est intact malgré ses déboires à Paris où il dut vendre à l'Opéra son propre livret pour qu'un obscur Dietsch le mette en musique (!) avec le naufrage que l'on sait. Les français manquaient une occasion unique de soutenir un génie à son aurore… Comme ce fut le cas de Mozart au XVIIIè, dont les 3 séjours à Paris furent des échecs retentissants et plusieurs occasions manquée là aussi. Effrayante absence de discernement artistique.



Pour l'heure à Dresde qui célèbre enfin son génie, Wagner émerveille et impressionne l'auditoire grâce à sujet fantastique et romantique. Comme souvent, le compositeur écrit à rebours de l'intrigue, commençant par la ballade de Senta, le choeur des matelots norvégiens, le chant des fileuses puis concluant avec… l'ouverture. Une idée rétrospective où ce prologue orchestral semble récapituler plutôt qu'annoncer le drame qui se joue. Le voyageur errant sur les flots, le maudit magnifique paraît tel un spectre effrayant, un non homme qui doit cependant susciter l'amour de Senta s'il veut être sauvé. Le thème est éminemment wagnérien : le salut de l'homme réalisé par l'amour d'une femme, ainsi en sera-t-il de Cosima pour Richard dans la vraie vie. Ici emporté par la fureur d'aimer, par la volonté d'être sauvé, Wagner tisse un nouvel orchestre moteur qui réalise l'unité de toute les scènes désormais enchaînées les unes aux autres sans discontinuité, tel le futur drame sans fin, cyclique qui a lieu dans Parsifal et dans les quatre Journées du Ring. La justesse des mélodies, l'expression directe de la houle déferlante lui auraient été inspirées par sa traversées sur la

navire la Thétys, à destination de l'Angleterre, à l'été 1839, alors que quittant Riga, le compositeur poursuivi par ses créanciers, souhaitait rejoindre Paris. Pris dans une tempête, le navire dut se réfugier en Norvège… un épisode de la vie de Wagner dont témoigne le réalisme saisissant de son Vaisseau Fantôme.

Synopsis

Acte I. Dans une crique norvégienne au XVIIIè, le navigateur marchand Daland ne peut éviter de croiser la course d'un marin mystérieux le Hollandais, âme maudite qui lui demande de rencontrer sa fille, Senta car seul l'amour d'une jeune fille aimante pourra le délivrer de la malédiction qui le poursuit.
Acte II. C'est l'acte de Senta qui rêve de rencontrer ce marin maudit qu'elle aimera sans limites. Alors que ses suivantes filent la laine, la jeune femme se destine déjà au Hollandais qui lui est apparu en rêve : leur rencontre se déroule sans entraves : le Hollandais et Senta se reconnaissent dès le premier regard.
Acte III. Erik, chasseur épris de Senta depuis longtemps lui fait sa cour ; la jeune femme le rejette sans violence mais avec suffisamment de douceur pour que le Hollandais se méprenne sur ses intentions réelles : amer et pensant qu'il a été trahi, le Hollandais remonte sur son bateau et séloigne des côtes. De dépît, Senta se jette dans les flots. Au loin, au dessus de la mer, les deux paraissent unis dans la mort.

Portugal, Lisbonne. Festival Verão Clássico, jusqu'au 1er

août 2015



Portugal. Lisbonne, Festival Verão Clássico, jusqu'au 1er août 2015. A Lisbonne, le CCB (Centro Culturel de Belem), haut-lieu musical déjà connu des artistes français (Les Folles Journées s'y déroulent), accueille **la première édition du festival Verão Clássico ou Academia Internacional de Música de Lisboa, l'Académie internationale de Musique d'été de Lisbonne.** Ce projet audacieux qui associe une partie pédagogique et des concerts publics est une initiative du pianiste portugais **Filipe Pinto-Ribeiro**, lui-même professeur pendant l'Académie estivale. Plusieurs masterclasses de musique de chambre sont pilotées par des instrumentistes d'envergure internationale. L'originalité de cette académie est que les élèves primés par les équipes pédagogiques participent à plusieurs concerts professionnels, ouverts au public de la capitale portugaise. C'est pour les jeunes apprentis musiciens, un tremplin et une occasion unique d'éprouver les feux de la rampe et de jouer devant les mélomanes les plus avertis. L'initiative qui réalise une passerelle entre les études et la vie professionnelle, est de ce fait exemplaire. **Longue vie à l'Academia Internacional de Música de Lisboa / Verão Clássico.**

Professeurs invités

Filipe Pinto-Ribeiro (Portugal) : piano
Solista e Diretor Artístico do DSCH – Schostakovich Ensemble

Pavel Nersessian (Rússie) : piano
Professor do Conservatório de Moscovo e da Universidade de Boston

Benjamin Schmid (Áutriche) : violon
Professor da Universidade Mozarteum de Salzburgo e da Escola Superior de Berna

Gérard Caussé (France) : alto
Professor do Conservatório de Paris e da Escola Superior Rainha Sofia de Madrid

Gary Hoffman (USA) : violoncelle
Professor da Capela Musical Rainha Elisabete dA bélgica

Abel Pereira (Portugal) : trompette
1.º Trompa Solo da Orquestra de Washington

Pascal Moraguès (France) : clarinette
Professor no Conservatório de Paris e 1.º Clarinete Solo da Orquestra de Paris

Concerts à ne pas manquer :

Le 27 juillet 2015 à 21h :

Filipe Pinto-Ribeiro, piano
Pavel Nersessian, piano
Benjamin Schmid, violon
Gérard Caussé, alto
Gary Hoffman ,violoncelle
Pascal Moraguès clarinette
Abel Pereira, trompette

Programme

Johannes Brahms : *Trio pour Piano, Clarinette et Violoncelle, op. 114*
Robert Schumann *: Märchenbilder pour alto et Piano, op. 113*
Johannes Brahms *: Trio para Piano, Violon et Trompette, op. 40*

https://www.ccb.pt/Default/pt/Programacao/Musica?A=305

Le 30 juillet à 20h :

Filipe Pinto-Ribeiro, piano
Pavel Nersessian, piano
Benjamin Schmid, violon
Gérard Caussé, alto
Gary Hoffman, violoncelle
Pascal Moraguès, clarinette
Abel Pereira, trompette

Programme

Robert Schumann : *Fantasiestücke pour Clarinette et Piano, op. 73*
Robert Schumann *: Adagio e Allegro pour trompette et Piano, op 70*
Piotr Ilich Tchaikovsky : *Álbum de Crianças para Piano, op. 39*
Robert Schumann *: Quatuor avec Piano, op. 47*

https://www.ccb.pt/Default/pt/Programacao/Musica?A=306

Le 1er aout à 15h :

Concert des élèves

https://www.ccb.pt/Default/pt/Programacao/Musica?A=307

Toutes les infos sur **le site Verão Clássico Academia Internacional de Música de Lisboa, masterclasses, concerts et festival de musique de chambre, jusqu'au 1er août 2015.**

Actualités du pianiste Filipe Pinto-Ribeiro



Le 8 septembre 2015, le pianiste publie chez Paraty, son nouvel album : « **Piano Seasons** », sur le thème des saisons. Inspiré par le sujet aux résonances climatiques, **Filipe Pinto-Ribeiro** a conçu une manière de triptyque musical où dialoguent le romantisme de Tchaïkovski, le tango de Piazzolla-Nisinman, le lusitanisme de Carrapatoso : soit « *trois cycles de « saisons », trois pays, trois langages et visions du monde de compositeurs qui ont abordé la thématique des saisons en trois siècles, le XIXe, le XXe et le XXIe siècle* », précise l'interprète. Prochaine critique développée dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com